

COMME UN CADAVRE...

Pierre STOLZE



ARMADA

M. Barberis

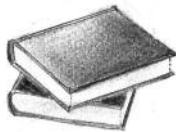
COMME UN CADAVRE...

(Perinde ac cadaver)

Roman en quatre chapitres et quatre visions

Du même auteur :

Le Serpent d'éternité (1979)
Kamtchatka (1980)
Cent mille images (1990)
Intrusions (1990)
Marilyn Monroe et les samouraïs du père Noël (1986)
Greta Garbo et les crocodiles du Père Fouettard (1996)
Marlène Dietrich et les Bretelles du Père Eternel (2002)
Theophano 960 (1995)
La Maison Usher ne chutera pas (1996)
Volontaire désigné (1998)
Isidore et le premier empereur (2002)
Isidore et la pharaonne (2003)
Isidore et le serpent à plumes (2005)
Les Métamorphoses du Vorax (2004)
Marilyn Monroe, la Star Absolue (2006)
Georges, Simone et Salomon: Histoire d'un Réseau de Résistance (2009)



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Pierre STOLZE

COMME UN CADAVRE...



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Pierre STOLZE & Éditions *ARMADA* 2011
Couverture : Michel Borderie

ISBN : 979-10-90931-09-1

Première vision due à la Grande Libération par l'Écoute

Le Bouddha Heruka

SILENCE ET TÉNÈBRES.

Puis : voix monocorde et grave :

« Noble fils Arthur Evans, ce qu'on appelle la mort est arrivé pour toi. Tu dois t'en aller au-delà de ce monde. Il n'y a pas que toi à qui cela arrive. C'est le sort de tous. Ne t'accroche pas à cette vie.

Noble fils, même si l'apparition de l'état intermédiaire de la Vérité en Soi t'effraie ou te terrorise, n'oublie pas ces paroles. Va de l'avant, imprègne-toi de la signification de ces mots :

Hélas ! tandis qu'apparaît en moi l'état intermédiaire de la Vérité en soi, et que j'ai repoussé la peur et l'angoisse, il faut que je reconnaisse tout ce qui s'élève comme étant mes propres projections : la manifestation du bardo. Arrivé à ce moment très important, puissè-je ne pas craindre les légions des divinités pacifiantes et courroucées qui sont mes propres projections. »

Trois fois la voix monocorde et grave tient les mêmes propos. Trois fois elle interpelle le noble fils, trois fois elle achève en murmure sur l'évocation des divinités pacifiantes et courroucées.

Sept jours ont passé.
Silence et ténèbres ?

Au huitième jour, commence le défilé des légions divines des buveurs de sang. Vision terrifiante. Selon un ordre immuable et nécessaire, le Bouddha Heruka apparaît le premier.

Heruka possède trois têtes, six bras et quatre jambes. Il est assis sur un trône précieux que supportent quatre Garudas, oiseaux fabuleux, tantôt montures, tantôt messagers.

Sous les couches de crème odoriférante, Heruka offre un corps replet et dodu de couleur noisette. Quant aux visages, celui de droite est blanc, celui de gauche rouge-sang, celui du milieu vert caca d'oie. Deux jambes sont tendues, les deux autres, repliées, figurent la fleur du lotus. Les bras de droite brandissent, de bas en haut, une roue enflammée, une épée à double tranchant, une hache effilée ; les bras de gauche agitent une cloche, un soc de charrue et un crâne.

Puisque Heruka se veut l'aspect colérique du Grand Bouddha Mahavairocana Tathagata, il joue son rôle à la perfection. La triple gueule se déforme en grimaces grinçantes ; les sourcils roulent comme des vagues furieuses ou zigzaguent en éclairs déchaînés ; les canines jaillissent entre les lèvres lippues pour mieux éclater en étincelles cuivrées ou nacrées. Les chevelures rousses dressent des mèches qui s'emmêlent comme des serpents et ronflent comme des flammes ; les têtes dodelinent et entrechoquent les lunes, les soleils et les crânes humains qui les couronnent ; sur le torse immense dansent d'horribles colliers formés d'araignées gluantes et de têtes fraîchement coupées dégoulinants de sang glougloutant.

Si Heruka éructe et grogne, éclate en rires tonitruants, siffle puissamment, ses yeux observent une fixité inquiétante, trois yeux par face, et les neuf prunelles glaciales se désintéressent de la déesse qui se tord contre le torse majestueux.

Car une femme nue enlace le corps du divin père ; un bras blanc entoure la nuque centrale, cherchant à la ployer, l'autre bras tend un crâne débordant de sang pour le porter aux lèvres de Heruka ; les jambes de la déesse entourent les hanches formidables du Bouddha.

La parèdre du dieu se nomme Krodhesvari. Elle et lui ne sont qu'un, car la femme est empalée sur le phallus sacro-saint qu'elle engloutit totalement. Krodhesvari gigote et frétille, sa colonne vertébrale ondule, ses fesses palpitent, ses bras frissonnent. Mais trémoussements lascifs, branle amoureux ou roulis luxurieux n'émeuvent point le Bouddha Heruka.

La manifestation courroucée de Mahavairocana éructe de plus belle, pousse des hurlements fracassants comme le tonnerre. Et, toujours, les neuf prunelles glacées observent fixement l'intrus qu'elles tétanisent.

L'intrus ?

« *Je suis Arthur Evans* » songe ce dernier.

Sa première pensée ne se déploie pas bien loin. Elle se brise contre l'incroyable apparition. Se désagrège.

« *Mon corps... - songe encore l'intrus - Quel corps ?* » Et la question s'annihile aussi vite que la première pensée.

En face (là-bas ? Tout près ?), si les hurlements du Bouddha semblent s'atténuer, les oscillations dorsales de la déesse s'accélèrent, conjuguées à un ample mouvement vertical, piston frénétique découvrant et cachant tour à tour les augustes testicules du divin père. Il tend un de ses bras droits et, du plat de sa hache, frappe vigoureusement le derrière rebondi de Krodhesvari. Le branle surexcité de la déesse s'interrompt aussitôt.

« *Je suis Arthur Evans* » répète l'intrus.

Heruka cesse de gronder et de vitupérer. Il a cessé l'agitation de ses bras et de ses têtes et sa parèdre s'est

figée. Le Bouddha de colère attend. Il se contente de froncer ses six sourcils.

« *Qu'est-ce que je fous ici qui n'est nulle part ?* » pleure Arthur Evans. (Intérieurement ? Mais où se situe l'intérieur d'un non-corporel ?)

Les six prunelles roulent en lançant des éclairs d'exasération. Enfin, la triple bouche tonne :

— ALORS... !!!

Arthur Evans voudrait s'ébrouer, se tâter et se retourner. Activités impossibles quand le corps fait défaut. À l'apparition colérique, il voudrait répliquer quelques propos à la fois fermes et conciliants.

Or, Arthur est informel. Il plane dans un non-lieu. Non-lieu dans lequel, paradoxalement, il sera jugé.

Une certitude : Arthur voit.

Autres certitudes : Arthur est jeune, et Arthur s'est fourvoyé.

Il rêve. Ou cauchemarde.

Non ! Non ! Il ne s'agit pas d'un rêve. Ce Bouddha-poussah monstrueux est bien réel. Aussi réel que Krodheshvari, sa compagne parfumée qui a suspendu un manège sexuel des plus experts. (Parfumée ? Arthur a donc conservé du nez ?) Les divinités accouplées offrent plus d'indéniable consistance que la plus probante des projections holographiques. Heruka est dangereux. Incontestablement. Au point de tuer d'un coup de tête. De sa triple tête. Mais comment pourrait-il tuer l'intrus qui est sans corps ? Qui serait déjà mort ? Résonnent encore les froids propos : *noble fils Arthur Evans, ce qu'on appelle la mort est arrivé pour toi*. La mort ? Arthur sourit – analogiquement – je vois, je sens, je m'émeus. Et je reconnais : Heruka et sa parèdre Krodheshvari.

— ALORS... !!! tonne derechef l'irascible Bouddha. Irascible ? Chez lui, l'incrédulité l'emporte désormais

sur la colère. Il paraît sceptique et indécis, hésitant et balançant.

— ALORS... !!! Tu ne me reconnais point, ô animalcule répugnant, avorton superfétatoire, scolopendre burlesque ?

Je m'appelle Arthur Evans.

L'intrus a-t-il seulement pensé la réponse ou l'a-t-il effectivement formulée ? En tout cas, le Bouddha Heruka a saisi.

— Je ne doute point que tu te nommes Arthur Evans. Je suis bien placé pour le savoir ! Je te demande si tu me reconnais, moi.

Doté d'épaules effectives, Arthur les eût volontiers haussées. Mais puisque tel n'est pas le cas, le jeune homme se contente, par le ton de sa voix (?), de faire clairement comprendre à son interlocuteur polycéphale toute l'évidence cinglante et méprisante de sa réponse (encore qu'il préférerait que le monstre restât incrédule plutôt qu'il ne redevînt tempêtant) :

— Vous vous nommez Heruka. Vous êtes Bouddha de votre état. Vous êtes la forme courroucée du très haut Vairocana, le Père-Mère.

Heruka grimace un triple sourire de contentement étonné : « Bien bien. Mais encore... »

Arthur ignore ce qu'il doit ajouter. Il sait qu'il a nommé correctement le personnage fantasmagorique qui l'interroge et qui l'épie. Mais qui donc lui a soufflé les réponses ? Arthur n'en doute pas : il y a peu, il ne connaissait le Bouddha Heruka ni d'Ève ni d'Adam. Et pourtant il a su le nommer.

— Mais encore, mais encore... insiste le divin père.

La concupiscente Krodhesvira profite de l'inattention de son compagnon. Insensiblement, elle a repris un déhanchement calculé, a imprimé à son pelvis un lent roulis

fornicateur. À nouveau, ses reins se sont creusés, sa nuque ployée. Son torse a légèrement pivoté et Arthur peut contempler le galbe admirable d'un sein au téton dressé et à l'aréole mouchetée. Le visage de la déesse reste invisible, mais, sans conteste, des lèvres entrouvertes quémangent un baiser enflammé. Chavire la main qui tient le crâne plein, et le sang déborde et ruisselle sur les solutions de continuité des os verdâtres.

— Suffit ! beugle le Bouddha et le plat de sa hache claque sur une fesse pourtant appétissante. Y a point moyen de réfléchir posément avec toi ! La baise ! Toujours la baise ! Certes, l'accouplement est un élément essentiel de la doctrine sacrée du bouddhisme tantrique, le coït offre une voie royale à la parfaite méditation, mais il est un temps pour copuler, un autre pour interroger.

La déesse se le tient pour dit. Si elle retrouve une immobilité granitique, son téton demeure fièrement dressé.

Un brutal désir titille Arthur Evans. Non que la frénésie sexuelle qui suinte de tous les pores parfumés de la Krodhesvari lui ait donné des idées ! Le jeune homme ne possède rien qu'il puisse ériger. Pour l'heure, ses désirs seraient d'un ordre plus platonique, plus esthétique. Il ne souhaite rien tant que de contempler le visage de la déesse. Il le souhaite et le redoute en même temps. Car il devine que l'immortelle est plus que la Krodhesvari, parèdre d'une émanation courroucée d'un Boudha ésotérique. Il pressent que le visage de la divine ne lui est pas inconnu. Qu'il l'a déjà vu. (Mais où ? Et quand ?) Il supplie intérieurement :

« Tourne ton visage vers moi, vers mon néant ! Et alors je saurais, je me souviendrais, je comprendrais, et la fantasmagorie explosera comme une bulle de savon, et... »

— Vas-tu te décider ? ! Je t'ai déjà accordé plus de temps qu'il ne faudrait !

Sous chacun des quatre piliers précieux du trône où est assis le couple enlacé, les Garoudas manifestent leur impatience, agitent nerveusement « *les écailles d'argent de leurs ailes flamboyantes.* » Leurs becs recourbés claquent en des craquètements furieux. Arthur répète ce qu'il a déjà dit :

— Vous êtes le Bouddha Heruka, forme colérique du Grand Mahavairocana ou Tathagata, l'Être de Lumière.

Leurs neuf yeux se rétrécissent et se brident : le regard multiplié en ces fentes méchantes est plus fulgurant que l'explosion d'une nova :

— Vrai, tu ne connaîtrais que la moitié de la réponse ? Voilà qui est étrange ! Enfin de l'inédit dans le quatrième état intermédiaire ! Enfin, mes oreilles perçoivent de l'inouï au sein du bardo ! Faut-il que je m'en réjouisse ou que je m'en chagrine ?

Alors et alors seulement, l'intrus s'affole. Réalise pleinement le danger. Doit-il avouer ce qu'il devine ? S'il avoue, est-ce vraiment la plénitude du Nirvana qui lui sera accordée, échappera-t-il définitivement au cycle infernal des renaissances, sera-t-il libéré de la Roue du Karma ?

— Dis-moi, Arthur, as-tu récité, autrefois, les stances du Livre, les chapitres de la Grande Libération par l'Écoute ?

Nul ne souffle de réponse à l'intrus. S'est tue la voix monocorde et grave qui annonait « *ce qu'on appelle la mort est arrivé pour toi* ». S'est évanoui celui qui modulait les noms du Dieu et de sa parèdre.

Heruka poursuit son interrogatoire :

— Un lama, un gourou, un quelconque directeur de conscience aurait-il lu, pour ton plus grand profit, les prières destinées à l'état intermédiaire de la pure nature spirituelle et de la congruence universelle ?

Les pensées émises par le jeune homme sont bégaiement incompréhensible, borborygmes que l'invisible phagocyte.

— Nécessairement, au bout de trois ou quatre jours, t'est apparue une éclatante lumière. T'en souviens-tu ? Et tu ne l'as pas reconnue, tu ne l'as pas nommée. Sinon, je n'aurais pas eu à intervenir.

La pensée de l'intrus parvient enfin à articuler distinctement :

— Non, je ne me souviens pas.

— Puisque tu n'as pas su t'identifier à cette essence illuminante, te sont apparus, alors et successivement, Vairocana le Bleu, Aksobhya le Blanc, Ratnasambhava le Jaune, Amitabha le Rouge et Amogasidhi le Vert.

— Je ne me rappelle pas avoir assisté à un défilé aussi coloré.

— Puisque tu n'as pas su te confondre avec les divinités pacifiées, surgissent pour toi les Bouddhas courroucés. Et je suis le premier ! !

Il a achevé en hurlant. Contre son torse, Krodheshvari en a tressailli de surprise. Heruka prend sur lui pour se ressaisir. Il effectue plusieurs inspirations profondes, retient son souffle, expire des bourrasques de tempête. Par le pranayama, le contrôle parfait des mouvements respiratoires, il a évacué humeurs dérangeantes et colère furieuse. Dès lors, le Bouddha Heruka n'est plus vraiment apparition courroucée de Mahavairocana Tathagata, contredisant sa propre essence. Néanmoins, la nature même de la bouddhité n'est-elle pas de résoudre tous les paradoxes, de sublimer toutes les contradictions, de synthétiser toutes les antinomies ?

— Ça cloche. Ouais, ça cloche quelque part, grommellent les trois bouches aux dents nacrées.

— Je vous pose donc un réel problème seigneur Heruka ?

— Tu l’as dit !

Il réfléchit intensément et les rides du triple menton s’agitent, se creusent et s’entrecroisent. Certaines prunelles se voilent, d’autres s’ouvrent démesurément. De dépit, Krodhesvari jette par-dessus son épaule le crâne plein qu’elle brandissait. Un Garouda rattrape d’une aile adroite le hanap funèbre. Plus tard, quand le couple aura retrouvé tout loisir pour les ébats amoureux, l’oiseau fabuleux rendra le lugubre récipient.

— Si tu ne te rappelles ni la Claire Lumière Incréée ni aucun des cinq Bouddhas de Félicité, je gage que tu as également perdu tout souvenir de ta vie terrestre et que ton karma s’est mué en trou noir.

— Tout juste, seigneur Heruka, tout juste.

Avec son épée, le Bouddha se cure les narines de son visage central, signe d’une profonde perplexité. Avec son soc de charrue, il gratte sa tête de gauche, entrechoquant les crânes et les soleils de sa couronne :

— J’estime qu’il serait vain de te questionner longuement sur la succession de tes vies antérieures. Inutile de prolonger inconsidérément notre débat. Je me contenterai de ta dernière incarnation.

— Vrai, seigneur, ma mémoire est trou noir. Rafraîchissez mes souvenirs, comblez ce vide qui m’effare. Je m’appelle Arthur Evans et vous êtes le Bouddha Heruka, c’est tout ce que je sais.

La divinité tricéphale hésite encore :

— Susciter à la pure conscience-énergie que tu es devenu en entrant dans le bardo les épisodes de ta dernière vie, risquerait de paraître fort peu orthodoxe à la communauté des 10.000 Bouddhas. Mais je veux bien courir ce risque. Histoire de débloquer une situation qui va devenir rapidement inextricable si l’on ne perturbe pas un tantinet le processus immuable qui préside à tout

passage dans le quatrième état intermédiaire. Je le disais bien : tu présentes un cas inouï, un accident inédit. Un lama puissant te guide actuellement. Cependant, je ne comprends guère ses intentions. À quel jeu joue-t-il exactement ? Que cherche-t-il en ne t'aidant qu'à moitié ? Car ce lama ne te souffle qu'une partie des réponses. C'est lui qui t'a empêché de t'identifier d'abord à la Pure Lumière, puis aux cinq Bouddhas pacifiés. C'est lui qui t'a permis de me nommer, mais il t'a refusé de reconnaître mon essence. Oumblatt : ce nom te dit-il quelque chose ?

— Rien, seigneur.

— Le Vizir Oumblatt, soutien discret, conseiller invisible et factotum secret du roi Goabdil...

— J'ai oublié.

— As-tu oublié aussi la première église que tu visitas après avoir changé d'univers ?

— Quelle église ?

— Une église dédiée à l'Immaculée Conception tout en demeurant le temple du dieu trinitaire des chrétiens. Ne crains rien. Je ne te tends aucun piège. Je précise tout de suite que Dieu, Allah, Bouddha ou Tao sont pour moi termes synonymes. En priant Dieu, c'est moi-même que tu priais. En t'agenouillant devant la statue peinte d'une Vierge Marie, c'est devant ma parèdre Krodhesvari que tu t'agenouillais.

Il émet un rire qu'il voudrait mutin et fripon mais qui, étant donné son coffre de colosse, résonne comme un parterre de tambours. Il continua :

— La seule différence notable entre les religions est d'ordre iconographique : jamais un sculpteur chrétien n'oserait représenter la Vierge empalée comme l'est actuellement ma divine compagne. En faisant fi, bien sûr, d'une terminologie abusive.

La Krodhesvari opine de la pointe dressée de son sein, remue son charmant popotin et se trémousse un court moment.

« *Son visage... Pourquoi ne tourne-t-elle pas son visage vers moi ?* »

En ce qui concerne la divine, les pensées d'Arthur restent confusions étranglées.

— Foin des Maries, des Vierges et des Putains sacrées ! jure brutalement Heruka. Alors, cette église ?

— Rien.

— Et le forgeron ? Et le sacristain ?

— J'ignore à qui vous faites allusion.

— Et ce promontoire couvert d'édifices ?

— Quel promontoire ?

— Celui qu'en Ellenstein et sur toute la planète Écho l'on nomme Antinea.

— Antinea ? Ce serait plutôt un nom de princesse de légende...

— Certes.

Alors la Krodhesvari se redresse quelque peu, découvrant à nouveau les augustes testicules et la racine titanique du divin phallus. L'immortelle susurre l'inaudible à l'une des oreilles au lobe distendu de son compagnon. Arthur ne perçoit que légers gazouillis, pépiements enchanteurs et artistement modulés. D'étonnement, Heruka dresse ses neuf sourcils, arbore ensuite un sourire de contentement béat quand la Krodhesvari a retrouvé sa position initiale si bien calée.

— Excellente suggestion, ma chère. Mais si ce voyageur du bardo se souvient, il risque d'en être passablement secoué.

— De quoi devrais-je encore me souvenir ?

— Demande plutôt : de qui ? D'une femme. Une femme ? Entendons-nous bien : au début, c'était une pucelle,

elle ne devint femme, réellement, que par la suite. Lot ordinaire et aventure commune au plus grand nombre. Quoique la défloration de cette fille-là revête une importance particulière. Mais avant que je ne t'en parle plus précisément, je te ferai part de mes scrupules : je me demande si, au fond, il est bien nécessaire que tu poursuives ton voyage dans le bardo. Perte de temps ! On pourrait te réexpédier directement au fond d'un utérus, te métamorphoser en fœtus renfrogné baignant dans les humeurs d'une quelconque matrice distendue. Le défilé des monstres les plus épouvantables ou des Bouddhas les plus compatissants ne changerait rien à la conclusion de ton périple parmi nous. Alors, je te pose une dernière fois la question rituelle : me reconnais-tu ?

— Vous êtes le Bouddha Heruka. C'est tout ce que...

— Soit ! Soit ! Tu es désespérant. Ô paradoxe dérisoire : ta pure conscience-énergie est indécrottable ! Revenons-en à l'ex-pucelle. Personnage essentiel, car il intervint dans ton karma avec la puissance d'un ouragan. Et toi-même tu influenças fortement la destinée de la demoiselle. Tu vois ce que je veux dire. Votre union passée est, n'en doute point, une des causes majeures de notre confrontation présente.

— J'aurai donc épousé...

— Personne. Tu n'as épousé personne. Mais tu copules ! Coït mystique et merveilleux. Vraiment, as-tu oublié ?

— Complètement.

Krodhesvari émet un soupir où perce un désappointement navré.

— Ma divine compagne s'attriste fort de ton amnésie. La pucelle s'appelait Circé. D'ailleurs, après que tu l'eus déflorée, elle continua de s'appeler ainsi. Même si moi, je soupçonne là un nom d'emprunt. Je vais donc raviver tes souvenirs. Et ton corps mental explosera. En

advientra ce que pourra : soit tu assisteras, épouvanté, au défilé des autres divinités de colère, soit tu plongeras incontinent au fond d'une matrice pour allonger le cycle de tes renaissances. Que les 10.000 Bouddhas du passé et de l'avenir en décident.

Et, s'adressant à sa parèdre :

— Allons, ô Krodhesvari, tourne ta face bénie vers celui qui se fait appeler Arthur Evans. Et qui, avant l'heure, voyage au cœur du quatrième bardo.

La conscience du jeune homme se gèle.

Il voudrait hurler de terreur, mais il n'a plus de bouche.

Il n'est plus qu'un cœur gigantesque battant une chamide paniquée.

Lentement, la déesse tourne son visage.

Si lentement.

Elle sourit.

Nez droit, lèvres légèrement charnues, œil en fleur de lotus, sourcils dessinant des antennes de papillon, menton en ovale parfait sur la tige d'un cou gracile, double bouquets de roses s'épanouissant sur la rondeur des joues.

Sa beauté rayonne comme une flamme... Son éclat évoque celui de l'or en fusion...

Et l'intrus reconnaît le visage : Krodhesvari et Circé ne sont qu'une.

Disparaissent, progressivement, Heruka et sa compagne.

Enfin, Arthur Evans parvient à pousser un hurlement interminable.

Et il plonge.

Ou implose.

Mais qu'ont décidé les 10.000 Bouddhas du passé et du futur ?

Chapitre un

Le forgeron et le sacristain

LES DEUX CAVALIERS se sont arrêtés au sommet d'une éminence.

Ils dominent une contrée désolée, une succession d'effondrements pierreux aux flancs desquels s'agrippe un maquis mourant et craquelé. Un vent mauvais roule en ricanant dans les gorges étroites où des rivières étiolées ont gelé. Devant eux, aussi loin que le regard peut porter, le paysage s'accable de sa nudité figée. Vers l'Est, contre la grisaille d'un ciel consterné, s'établissent les contreforts d'une chaîne formidable. La bise redouble, claque comme un fouet, s'insinue entre les longs poils des chevaux exténués, s'infiltré sous les pelisses des voyageurs transis.

Longtemps, les deux cavaliers contemplent la désolation. Enfin le plus jeune réagit, frissonne et se secoue. Quand il parle, sa voix coasse lugubrement, expulsant des jets vaporeux entre les sautes de vent :

— J'en suis certain, Manuêlo. D'ici nous devrions l'apercevoir. Le bâtiment est d'importance. Plus une cathédrale orgueilleuse qu'une chapelle effondrée.

— Je sais, répond Manuêlo, ses rides se creusant dans son visage affaissé. Mais l'église est encore loin, monsieur Evans. Nous sommes trop écartés.

L'autre hausse les épaules :

— Alors ? ! Dans quelle direction ? Plein Est, n'est-ce pas ?

— Exact.

Manuelo a levé un bras gourde et pointé une moufle tremblante :

— Voyez : là-bas, au pied de la chaîne montagnaise, une colline cherche à se fondre dans le décor.

Evans plisse les yeux, son regard se perd dans les contreforts brumeux.

— Entre deux langues neigeuses, monsieur.

Le jeune homme voit la colline, distingue la cathédrale. Il devine difficilement les détails, car la nef, les tours et les flèches qui s'extirpent du magma s'élèvent en excroissances naturelles des rocs tourmentés. Socle et monument ne forment qu'un seul bloc massif aux contours mal dégrossis.

— Puisque vous avez vu ce que vous vouliez voir, ne tardons plus. Regagnons la route principale. Tâchons d'arriver à l'étape avant la tombée de la nuit.

Evans n'écoute pas. Il n'est plus que regard fasciné.

— Allons, monsieur, soyez raisonnable. Nous allons geler à rester en plein vent. Je crains que...

Il n'achève point sa phrase. Arthur Evans vient de piquer des deux et sa monture dévale déjà l'éminence.

— Folie ! hurle Manuelo.

L'autre ne se retourne pas.

Le jeune homme maintient son cheval au galop le plus longtemps possible. Mais le sentier se fait difficile, s'encombre de traîtres cailloutis et le galop ralentit ; la bête renacle, choisit le trot, puis un pas placide que les naseaux dilatés empanachent de buée. Sans cesse le cavalier perd et retrouve son repère, car la cathédrale lointaine joue à cache-cache derrière les ressauts du terrain ; tantôt elle dévoile le foisonnement de ses flèches, de ses gables et de ses pinacles, tantôt elle s'efface derrière l'arrondi d'un talus ou les griffures d'un bosquet. Simulerait-elle le mirage illusoire qu'une saute de vent suffirait à dissiper ?

Le temps s'étire et se minéralise, tente de figer tout mouvement, de glacer toute approche sacrilège. Le jeune homme peste et se morigène. Il ne croit guère aux sortilèges, surtout pas à ceux que tenterait de susciter un haut-plateau vitrifié. Il atteindra son but, n'en déplaise à son guide, au paysage et au gel. Il guette au rythme trop lancinant de sa monture.

Le sanctuaire tarde à prendre consistance, à se hisser définitivement au-dessus du relief, à se maintenir impassible sur sa colline et à se glorifier contre les neiges éternelles aux reflets de crassier mal éteint. Enfin les détails se précisent, s'épaississent, contreforts et arc-boutants, crochets des galbes, frontons évidés en niches, écoinçons décorés, balustrades ajourées. Le bloc par trop massif se mue maintenant en dentelles de pierres.

La voie s'élargit, grimpe à l'assaut de la dernière difficulté. Arthur Evans relance sa monture qui hennit furieusement avant d'accepter de reprendre une allure plus soutenue. Le sentier déroule ses ultimes lacets, s'éténue en un dernier faux plat et meurt devant un vaste parvis dallé.

Le cheval se cabre, virevolte, tarde à se calmer sous la main gantée qui flatte l'encolure frémissante. Quand Manuêlo parvient à son tour au sommet de la colline, Arthur est debout, yeux écarquillés, bouche bée, refusant de croire en la réalité de ce qu'il contemple. Plus loin, sa monture abandonnée gratte le sol gelé d'un sabot circonspect.

Manuêlo soupire. Il sait qu'il lui faudra patienter. Longtemps. Attendre que le jeune homme se soit repu de la façade altièrre, ait déambulé par les trois vaisseaux, ait passé en revue et inspecté les moindres décrochements, les recoins les plus insignifiants. Jamais ils n'atteindront l'étape avant le crépuscule. À quoi bon avertir encore ? Manuêlo

le sent jusque dans la moelle de ses os : d'ici peu le ciel crèvera et laissera échapper des tornades de neige. Quand monsieur Evans aura repris ses esprits, alors on pourra discuter et prendre une décision pour le gîte de cette nuit.

Manuelo descend à son tour de cheval, fait quelques pas tout en surveillant du coin de l'œil l'envoûtement ébahi de son jeune protégé. Car ce dernier est totalement hypnotisé par le prodige architectural.

La façade majestueuse, rythmée par quatre contreforts, développe trois portails, tous inscrits dans une grande arcade en tiers-point à quadruple voussure. Dans l'ébrasement des entrées, les statues-colonnes des pieds-droits offrent les images alternées des rois et reines de Judas. Sur le tympan central, le Christ couronne la Vierge Marie, au portail Sud, il souffre sa Passion sur la Croix, au Nord, les Rois Mages agenouillés l'adorent dévotement. Le long des archivolttes, s'étagent des figures symboliques : les Quatre Vivants, les Cinq Vierges Sages et les Cinq Vierges Folles, les Sept Églises Apostoliques, les douze mois de l'année, les douze Apôtres, les douze signes du zodiaque, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Dans le fronton du galbe de gauche, Marie écoute l'annonce de l'Archange Gabriel, dans celui de droite elle visite sa cousine Elisabeth, et dans celui du centre la Dormition s'épanouit en Assomption.

Arthur Evans réalise : sur chaque tympan, sur chaque fronton, le même personnage est glorifié : Marie couronnée, élevée au septième ciel, pleurant au pied de la croix, accueillant les Rois Mages, embrassant sa cousine, recevant la visite de l'Archange. Les trois trumeaux, refusant l'iconographie classique, ne représentent point la danse de Jérémie ou la bénédiction du Beau Dieu, mais offrent à chaque fois, avec de subtiles variations d'attitudes et de drapés, la même figure virginale.

Arthur détache enfin son regard, se retourne vers Manuêlo qui maugrée à l'écart. Le jeune homme constate plus qu'il n'interroge :

— Cette basilique est consacrée à la Vierge ?

— Oui, monsieur. Ce sanctuaire est la demeure de Notre-Dame.

— J'en devine la dédicace : Notre-Dame du Désert. Je ne comprends pas pourquoi les architectes qui conçurent un tel monument ont cru bon de choisir pareille désolation. L'esprit ne soufflerait donc qu'au fond des solitudes ?

— Chaque année, à la même époque, un pèlerinage célèbre draine ici des milliers de croyants.

— Pourtant, les fidèles ne se pressent guère aujourd'hui. Le sentiment religieux souffrirait-il des frimas trop rigoureux ?

— Nous sommes au printemps, monsieur, même si cela ne se sent vraiment pas sur ces plateaux. C'est le 8 décembre que la cathédrale resplendit de la pompe des offices, s'illumine de chants, de prières et de ferveur.

— Pourquoi le 8 décembre ?

— Pour célébrer la fête de l'Immaculée Conception.

Le jeune homme s'étonne. Ses sourcils se froncent, un sourire ironique étire ses lèvres gercées :

— Serais-tu croyant, Manuêlo ?

— J'ai toujours vécu dans le giron de notre Sainte Mère l'Église, j'ai toujours respecté ses commandements et médité ses dogmes.

— Peut-on rêver plus beau dogme que celui de l'Immaculée Conception ? Une vierge qui enfante, une pucelle qui devient mère sans avoir jamais subi les assauts d'un mâle concupiscent !

— Vous vous moquez sans savoir, monsieur. De toute évidence, vous ignorez le contenu exact de cette grande

vérité ; car le mystère de l'Immaculée Conception porte non pas sur l'hymen inviolé de Marie, mais bien sur son âme sans tache, conçue sans péché, vierge de la souillure originelle. Car il est écrit au Livre de la Sagesse, au chapitre des Proverbes...

Arthur lève une main péremptoire et coupe son interlocuteur sans ménagement :

— D'accord, d'accord, Manuêlo ! Tu m'expliqueras les arcanes de ta religion plus tard. Quand j'aurai achevé ma visite.

Le jeune homme contemple encore un moment la façade sculptée, puis il s'avance résolument vers le portail central, gravit quelques marches. Il pousse un lourd battant de bronze dans les panneaux duquel se superposent les épisodes du Jardin de l'Eden : le réveil d'Adam, celui d'Ève, l'Arbre du Bien et du Mal, le persiflage du Serpent, la pomme croquée, l'Épée enflammée, la fuite du couple maudit. Il constate sans réelle surprise que les visages multiples de la première femme ressemblent étonnamment à celui des maries sculptées aux tympan et trumeaux. Quand il pénètre dans la nef, ses talons ferrés réveillent aussitôt des échos endormis qui s'envolent, s'entrecroisent et se fracassent contre les arcs doubleaux et les murs gouttereaux. La rosace qui s'ouvre au-dessus du portail du couronnement et les verrières qui scandent les découpes du triforium ne filtrent qu'une lumière chiche, pauvres rais exténués comme limaille rouillée. Le froid qui s'est solidifié entre les piliers est froid de sépulcre blanchi, de caveau en doute de résurrection future.

Le jeune homme progresse lentement, compte pour la nef six travées d'ogives quadripartites. Si les clefs du vaisseau central culminent à une vingtaine de mètres, la hauteur des collatéraux n'excède pas les douze mètres. Après la croisée du transept, le chœur s'agrandit d'un

déambulatoire à cinq chapelles rayonnantes. Huit colonnes à chapiteaux fleuris entourent l'autel, huit, chiffre du passage, de la métamorphose de la Jérusalem terrestre en Jérusalem céleste. Arthur enjambe le chancel, élégante balustrade de marbre ajouré qui délimite l'espace réservé au culte. Dans la pénombre glacée brille un antependium précieux. Le jeune homme gravit les trois marches qui mènent à l'autel et s'accroupit. Il retire une moufle et ses doigts libérés se promènent sur les figures bosselées dans l'or fin et rehaussées d'émaux et de pierreries : anges trompettants, apôtres prêchants, morts ressuscitants.

Morts ressuscitants ? ! La main s'effare sur les squelettes et les écorchés surgissant des tombes ouvertes. L'esprit vacille. Suis-je bien dans une cathédrale dédiée à l'Immaculée Conception ? Réellement ai-je, il y a peu, questionné le vieux Manuêlo sur la sincérité de sa foi ? Qui donc vient de me souffler à l'oreille : noble fils, ce qu'on appelle la mort vient d'arriver pour toi ? Je... Quoi, je... ?

Arthur se redresse et ses genoux craquent suscitant les échos un moment rassoupis. Il fait quelques pas, s'accroupit à nouveau, juste devant la figure centrale de l'antependium : sans étonnement aucun, il reconnaît Marie. La Vierge écrase la tête d'un serpent convulsé. Saint Michel, à sa droite, et Saint Georges, à sa gauche, fourbisent les pointes acérées de leurs lances : ils planteront définitivement la Bête Immonde, l'empêchant de gigoter. Là encore, les traits de Marie ressemblent étrangement à ceux sculptés sur les tympanes, les gables et les trumeaux. Le drapé d'or pur mime, à s'y méprendre, le corps dévoilé d'Ève la fautive, fondu dans le bronze de la porte d'entrée. Arthur Evans ne croit guère aux coïncidences. Certes, il sait que Marie est la nouvelle Ève comme le

Christ est le nouvel Adam. Que la Vierge terrasse le Serpent qui séduisit la première pécheresse comme le Christ rachète la faute du premier homme. Le jeune homme devine surtout qu'un seul maître d'œuvre a supervisé toute la production iconographique nécessaire à l'embellissement de la cathédrale, et que cet architecte suprême a exigé de ses subalternes, maîtres d'ouvrage, sculpteurs, orfèvres, verriers, que les Èves et les Maries présentent toutes même visage, mêmes traits, même sourire. Les verriers ? Arthur le pressent : chaque vitrail des chapelles rayonnantes glorifiera un épisode de la vie mariale. Et la grisaille qui affina les linéaments du saint visage multipliera un modèle unique.

Le jeune homme, se relève, se détourne de l'autel, avise les deux ambons, tribunes encadrant le chancel et servant à la proclamation des Écritures. Il se dirige vers l'ambon à la gauche du chœur, car un lutrin de fer forgé y supporte un lectionnaire ouvert. Le livre monumental offre, d'un côté, un texte manuscrit en onciale épaisse et arrondie. La page de droite s'exalte d'une enluminure éclatante : comme sur le tympan central du massif occidental, le Christ y couronne sa mère, et les justes en aube blanche agitent des palmes, et les anges s'époumonnent à leurs trompettes, et une colombe irradie un arc-en-ciel triomphal. Si, après une lettrine ensanglantée, les caractères du texte manuscrit ne sont pas séparés les uns des autres, si la ponctuation fait défaut, Arthur Evans n'éprouve guère de difficulté à déchiffrer et à traduire la calligraphie serrée. Par nécessité, pour parfaire sa formation professionnelle, il a étudié quelques années le latin, en même temps que d'autres langues archaïques. Il en conserve des restes passables. Et puis, le texte se déroule avec une telle évidente simplicité que des rudiments mal assimilés suffiraient pour le comprendre.

— *Lectio libri Sapientiae : Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret, a principio...* Lecture du Livre de la sagesse : Le Seigneur me posséda dès le commencement de ses voies, avant d'avoir crée quoi que ce fût, depuis le début...

Le parchemin ne porte aucune date pour la lecture de ce passage de la Bible. Pourtant Evans devine qu'il s'agit de l'épître proclamée lors de la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Ses doigts tâtent l'épaisse texture des feuillets, s'étonnent de la douceur du vélin. Ses yeux s'enivrent de l'éclat des couleurs, de la régularité quasi maniaque de l'écriture, de la minutie apportée aux mille détails de l'enluminure : l'argent ne s'y est pas oxydé, l'or s'y pavane encore de tout le prestige de sa palette nuancée. Le jeune homme se souvient d'avoir déjà contemplé, dans un autre lieu et dans un autre temps, des manuscrits somptueusement enluminés, évangéliaires ou antiphonaires, homéliaires ou lectionnaires. Mais jamais il n'a plongé dans un tel vertige chromatique, en pareil étourdissement de pigments fulgurants : oxyde de plomb, blanc de céruse, lappis-lazzuli, cinabre, vert-de-gris...

Une voix chevrotante retentit soudain. Arthur en sur-saute de frayeur et son cœur bondit jusqu'à ses lèvres. Manuêlo chercherait-il à le terrifier ? Mais la voix qui récite en latin n'est pas celle du vieux guide :

— *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram ; necdum fontes aquarum eruperant ; necdum montes gravi mole constituerant ; ante colles ego parturiebar...*

Accompagnée d'un glissement furtif, une ombre chemine dans le collatéral de droite. Le chevrotement poursuit, un brin ironique :

— Si tu n'entends point le latin, mon garçon, en voici une traduction approximative : point encore n'étaient les abysses, et moi, déjà, j'étais conçue ; et les sources d'eaux

vives n'avaient pas encore jailli ; et les montagnes, sur leurs lourdes assises, n'étaient pas encore établies ; avant les collines, j'étais enfantée...

— Manuêlo ? hurle enfin le jeune homme. Et il s'en veut aussitôt pour sa réaction impulsive. Son appel angoissé et stupide rebondit contre les voûtes. La récitation s'est tue.

— Manuêlo ? Non ! Non ! Je ne porte pas pareil prénom. S'agit-il de l'individu qui fulmine rageusement devant le porche, en plein vent ?

L'ombre passe entre deux piliers, traverse le transept, pénètre dans le déambulatoire, se hisse dans le chœur, tout près du jeune homme.

— Moi, je me nomme Juan Gregorio. Pas du tout Manuêlo. Tu admirais ce livre. Pardonne si j'ai malencontreusement interrompu ta contemplation méditative.

Il égrène un rire taquin qui ferme ses petits yeux et secoue ses rides entrecroisées. Evans attend que se calment les battements désordonnés de son cœur, bombe le torse, inspire profondément et demande, regardant de haut le vieillard voûté en sa houppelande rapiécée :

— Qui êtes-vous ?

— Moi ? Je te l'ai dit : Juan Gregorio.

— Vous habitez ici ?

Une nouvelle quinte de rire fait vibrer la vieille carcasse :

— Habiter ici ? ! Dans la demeure de Marie mère de Dieu ? Tu n'y songes pas, mon garçon ! Non, non : j'habite au village. Bien sûr, ce serait plus pratique si un presbytère...

— Au village ? ! Quel village ?

— Tu dois venir de fort loin pour ne pas connaître Compostellina. Compostellina, c'est à cinq kilomètres d'ici, au pied des montagnes.

— Ah ?

Machinalement, Arthur referme l'énorme manuscrit.

— Malheureux ! s'exclame le vieillard. Il se précipite, ouvre à nouveau le volume à la bonne page grâce à un large signet de soie.

— Emprisonner le doux visage de Marie ! D'aucuns considéreraient ton geste comme sacrilège.

— N'y voyez pas malice de ma part.

— Tu es trop jeune pour jouer au Malin, garçon. Demain, quand le soleil se lèvera au-dessus des monts enneigés, ses premiers rayons, traversant les vitraux du chœur, doivent enchanter la miniature et faire resplendir tous les ors de la Bienheureuse Vierge Marie.

Le vieux Gregorio entraîne le visiteur par le bras :

— Je gage que tu n'as pas encore eu le temps de visiter toute la basilique. La crypte enferme une châsse magnifique.

— Si vous habitez à Compostellina, pourquoi êtes-vous venu dans cette église ? Pour y prier ?

— Y prier ? Certes. Mais pas seulement. Je suis le bedeau.

— Le bedeau ?

— Le sacristain si tu préfères. N'as-tu pas constaté l'insigne propreté de ce bâtiment ? Nulle poussière sur le dallage, nulle toile d'araignée aux vitraux, nulle chauve-souris accrochée, tête en bas, aux nervures des vouûtes. Aux pipistrelles, je ne concède que les tours. Ah ! ces envolées furieuses d'ailes diaphanes quand les cloches sonnent à toute volée ! J'étais dans une des tours quand je vous ai vu arriver, excitant vos chevaux dans l'ultime raidillon qui mène au parvis. Curieuse idée, me suis-je dit, que de vouloir visiter l'Immaculée Conception de Compostellina en si mauvaise saison !

Dans le croisillon Nord du transept s'ouvre, à même le dallage, une gueule d'ombre où se devine l'ébauche d'un escalier aux marches étroites.

— On n'y voit goutte !

— Si le passage est enténébré, la crypte elle-même bénéficie d'un éclairage suffisant. Suis-moi. Au besoin, accroche-toi à mon manteau.

Le bedeau s'engage le premier, résolument. Arthur Evans ne lâche pas la manche du vieillard tout au long de la descente. L'escalier, raide et glissant, décrit une courbe qui pâlit quelque peu en ses derniers degrés. Quand ils pénètrent dans la crypte, Juan Gregorio explique :

— Le chevet de la basilique se dresse à flanc de colline, ce qui a permis l'ouverture de minces fenêtres pour éclairer la chapelle souterraine.

La crypte reproduit exactement le plan du chœur supérieur, s'ordonne en déambulatoire et chapelles rayonnantes. Les huit piliers massifs supportent des voûtes en plein cintre.

Arthur frissonne. Le froid qui règne dans l'église basse lui paraît plus intense encore, plus sépulcral. Ne se promène-t-il pas désormais dans un véritable caveau ?

Seule la chapelle absidiale possède un autel. Si la pierre en est fruste, glacée, elle supporte une magnifique pièce d'orfèvrerie.

— La châsse du grand architecte, murmure Gregorio.

Le reliquaire d'or fin présente la façade d'une cathédrale, avec son triple portail, ses tympanes, ses gables, ses flèches et ses gargouilles. Émaux et pierreries rehaussent l'éclat des ciselures et des bosselages. Dans la chiche clarté prodiguée par les ouvertures romanes, le chef-d'œuvre luit de sa propre lumière.

— Ne dirait-on pas...

— Tout à fait, mon garçon. La châsse reproduit le massif occidental de la basilique. On y reconnaît facilement la Crucifixion, le Couronnement de la Vierge, l'Adoration des Rois Mages. Les orfèvres d'antan furent

artistes hors du commun et, jusqu'à ce jour, inégalés.

— Pourquoi nomme-t-on cette pièce châsse du grand architecte ?

— Parce qu'elle renferme une relique infiniment précieuse : celle du Maître d'œuvre de la basilique.

— Sa tête, un bras, une jambe ?

— Nul ne le sait précisément. Si la châsse ne contenait qu'une phalange ou qu'un morceau d'étoffe, elle n'en demeurerait pas moins digne de vénération.

— Idolâtrie, persifle Arthur.

Gregorio ne se formalise pas d'une telle critique. Il commente simplement :

— Tu te moques sans savoir.

— Manuêlo, mon guide, m'a déjà fait la même remarque.

Le bedeau abandonne quelques instants le jeune homme à une contemplation muette. Arthur évite de tendre le bras, de laisser fôlatrer ses doigts sur les ciselures et les cloisonnés.

— Mon garçon, il faudrait songer à... Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Evans. Arthur Evans.

— Pas un nom de chez nous, ça ! Tu viens vraiment de très loin.

— Vous ne croyez pas si bien dire.

— Ton guide doit s'impatienter. Remontons.

Alors qu'ils progressent encore dans l'escalier roide et aveugle, ils perçoivent les appels angoissés de Manuêlo :

— Monsieur Evans ! Monsieur Evans !

Ils le rejoignent à la croisée du transept.

— Où donc étiez-vous passé, Monsieur ? Voilà plus de...

— Je te présente Juan Gregorio, bedeau de Notre-Dame de l'Immaculée Conception et habitant d'un proche village, Compostellina.

Manuelo s'incline gauchement, bafouille une incompréhensible formule de salutation.

— La... La tempête ! Je la sens de plus en plus proche. Ne tardons plus.

— Où comptez-vous vous rendre ? demande Gregorio.

— À Escale-du-Saut.

— Vous plaisantez ! Vous n'y parviendrez jamais avant la nuit. La neige vous surprendra. En outre, des bandes de loups ont été signalées.

— Des loups !

Manuelo s'effare.

— Voilà des années qu'ils avaient disparu des hauts-plateaux, commente le bedeau. Mais on n'avait pas connu d'hiver aussi rigoureux et aussi long depuis des lustres. Dire que, plus au Sud, c'est déjà le printemps !

— Que nous conseillez-vous ? questionne Arthur. De demeurer ici ?

— Moi-même, je l'éviterais, mon garçon. La basilique est trop froide. Nous y gèlerions aussi sûrement que dehors.

— Alors ?

— Compostellina.

— À 5 km, avez-vous dit ?

— Il ne sera pas nécessaire d'aller jusqu'au village. Le chemin passe tout près de mines aujourd'hui désaffectées. Y vit un forgeron. Il ne refusera pas de vous offrir l'hospitalité.

— Compostellina n'a pas d'auberge ? J'aurais préféré...
Gregorio s'exclaffe :

— Pas d'auberge à Compostellina ? Si fait ! Cependant, j'ai comme l'impression que votre voyage mériterait de la discrétion.

Manuelo s'éloigne déjà vers le porche, bougonnant et la tête baissée. Ses bottes raclent le dallage.

— Ton guide le sait bien qu'il te faut de la discrétion, il aimerait te conduire à destination le plus rapidement possible. Au fait, quel est le but de votre randonnée ?

— Perdura.

— Perdura ! La route sera longue. Trois bonnes journées à cheval, si tout va bien et en admettant que le temps s'améliore.

Des vitraux, ne sourd plus qu'une lumière blafarde et la nef immense devient vaisseau véritable que battent d'incessantes bourrasques. Le vent hurle entre les flèches, s'engouffre par les auvents des deux clochers, s'époumonne en dégringolant à l'intérieur des tours, gémit lamentablement au bout des collatéraux.

— Je vous accompagnerai jusqu'à la demeure de Goïbni, le forgeron. Sans doute passerai-je la nuit en votre compagnie.

— Êtes-vous venu à cheval depuis Compostellina ?

— À cheval ! Grand Dieu ! Je ne possède qu'un âne. Il doit actuellement traîner à flanc de colline.

Le battant de bronze est resté entre-ouvert. Quelques flocons se faufilent et jouent leurs ultimes virevoltes. La mine de Manuêlo s'est assombrie : il contemple, chagrin, l'agonie des étoiles fondantes.

— Savez-vous, Gregorio, à quelle époque fut construite cette cathédrale ?

— Cathédrale ? Je ne sais si ce fut un jour le siège d'un évêché. Le trisaïeul de mon trisaïeul a peut-être assisté à l'érection de ce bâtiment.

Arthur se livre à un rapide calcul :

— Cela remonte donc à plus de 200 ans. Trois siècles sans doute. Le royaume d'Ellenstein n'en était qu'à ses balbutiements. Et même, n'était-il pas encore créé. Mais pourquoi les architectes ont-ils choisi un endroit aussi désolé ?

— L'emplacement d'une église ne se soumet pas toujours aux vœux des hommes. Il dépend du ciel et de la terre, il dépend du Premier Architecte, de Dieu lui-même.

— Vous éludez la question, *messer Gregorio*.

— Crois-tu ?

Le bedeau et le jeune homme passent le porche et le bronze que referme Manuêlo résonne sinistrement.

Tandis que le guide cherche les chevaux partis en quête d'une improbable pitance, pendant que le vieillard disparaît pour retrouver son âne, Arthur Evans consulte à nouveau le tympan central, s'étonne de l'eurythmie des drapés quasi flottants, et de la finesse des visages en ronde-bosse. À reculons, il s'éloigne du porche principal et ses yeux sautent d'un ensemble sculptés à l'autre, s'attardent malgré eux sur les traits de la Vierge. Le sourire mélancolique qui se répète, un et multiplié, éveille alors un écho confus dans la mémoire du jeune homme, suscite un chapelet de réminiscences floues. Rumeur d'images enfouies, frémissement de figures obscures. Arthur en est certain : il a déjà vu ce sourire ; ailleurs ou nulle part, dans le passé ou le futur, il a rencontré une jeune fille qui aurait pu être le modèle de la statuaire des tympans. Son cœur s'affole, son diaphragme se creuse, ses poumons halètent : oui, il a déjà vu... Mais comment peut-on avoir vu nulle part et dans le futur ? Confond-il à dessein réminiscence et prémonition ? Une voix lui a-t-elle soufflé : « *noble fils, ce qu'on appelle la mort est arrivé pour toi* » ? Le noble fils se sent pétrifié, autant et plus que les personnages figés sur la façade. Sans le hurlement du vent, sans l'insistance des flocons à muser devant son nez, Arthur Evans se croirait-il réellement...

•

Une main décharnée tapote son épaule :

— Réveille-toi, jeune homme ! De loin, on te prendrait pour une statue détachée d'un porche !

Arthur émerge, découvre la mine chafouine de Juan Gregorio.

— Vrai, tes traits sont plus blêmes que ceux d'un revenant. Moi qui m'imaginai que l'extase mystique roussissait les joues !

Son rire énervant est couvert par un cri prolongé : derrière eux, l'âne pousse un braiement formidable. Tenant les deux chevaux par la bride, Manuêlo s'impatiente :

— Pressons ! Pressons ! J'ai hâte de rencontrer notre futur hôte et de me réchauffer auprès du foyer de sa forge !